Document generated on 07/18/2025 12:30 p.m.

**Séquences : la revue de cinéma**

SÉQUENCES LA REVUE DE CINÉMA

# Pour le meilleur et pour le pire
## ... ou le rire qui se coince

Jean Beaulieu

Number 306, February 2017

URI: https://id.erudit.org/iderudit/84775ac

See table of contents

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)
1923-5100 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Beaulieu, J. (2017). Pour le meilleur et pour le pire : ... ou le rire qui se coince. *Séquences : la revue de cinéma*, (306), 34–34.

Tous droits réservés © La revue Séquences Inc., 2017

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

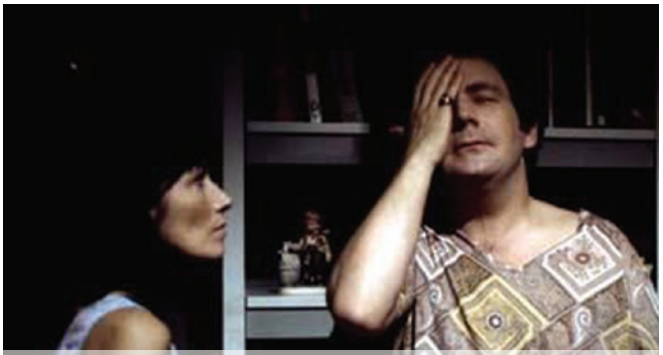
# Pour le meilleur et pour le pire

## … ou le rire qui se coince

***Pour le meilleur et pour le pire**: titre prophétique pour décrire la vie et l'œuvre de Claude Jutra. Ce film sans concession qui remonte à 1975, au moment où le public québécois boudait son cinéma après quelques années fastes (comme quoi la roue tourne éternellement), a été très mal distribué à l'époque et est un peu tombé dans l'oubli. Vrai que Jutra bénéficiait d'une cote élevée à la suite du succès incontestable et universel de **Mon Oncle Antoine** en 1971, puis de l'accueil plus réservé fait en 1973 à **Kamouraska**, néanmoins prisé par la critique.*

JEAN BEAULIEU

Or, loin des grands sujets, cette petite comédie mordante sur la vie maritale, tournée avec un budget modeste (350 000 $) par un célibataire invétéré, ne répondait visiblement pas aux attentes beaucoup plus grandes qu'entretenaient journalistes et spectateurs en quête d'un nouveau chef-d'œuvre. Il semble qu'à l'époque le film eût déplu à la plupart des critiques masculins, mais fut davantage apprécié par leurs (rares) consœurs.[1]



L'émancipation des femmes… abordée frontalement

Le bide fut tel que le cinéaste, n'arrivant plus à financer ses projets, dût choisir de « s'expatrier » à Toronto[2] pendant presque 10 ans pour pouvoir continuer de tourner (en anglais) avant de revenir au Québec pour un dernier long métrage en français (***La dame en couleurs***, 1984). La maladie a fait le reste.

Replaçons donc le film dans son contexte d'origine. Le milieu des années 1970 est marqué, entre autres, par une plus grande émancipation des femmes dans la société québécoise (et occidentale) et, à cet égard, le scénario de Jutra — l'un de ses rares scénarios originaux — aborde frontalement ce thème dans l'histoire de Bernard (Claude Jutra) et d'Hélène (Monique Miller), couple qui symbolise tous les couples. L'épouse insatisfaite tente de secouer son homme, mais travaille fort pour préserver leur union. Une petite allusion se glisse quant à la possible bisexualité du mari (voir la scène avec le livreur du restaurant), clin d'œil littéral à l'homosexualité de l'auteur.

***Pour le meilleur et pour le pire*** se voulait en quelque sorte la réponse comique à *Scènes de la vie conjugale*, tourné deux ans plus tôt par Ingmar Bergman pour la télévision suédoise. Les mêmes problématiques y sont abordées, dialogues incisifs à l'appui. Toutefois, l'originalité du récit de Jutra consiste à montrer 17 années de la vie d'un couple marié dans l'espace d'une journée, du lever au coucher. Jutra n'hésite pas à recourir à des ellipses audacieuses (la fille du couple passe de l'état de nouveau-né à celui d'adolescente qui quitte le foyer), des ruptures de ton inopinées — notamment la séquence chantée qui se veut un hommage à peine voilé au cinéma de Jacques Demy (scène qui a mal passé chez les critiques et le public à l'époque), où Jutra en profite pour livrer ses réflexions les plus dures sur le couple[3] — ainsi que quelques touches surréalistes (la succession des saisons, entre autres).

Quarante années plus tard, ***Pour le meilleur et pour le pire*** tient bien la route, bien que non exempt de certains défauts (dont une baisse de rythme dans la seconde partie), et on sent la liberté qui anime son auteur, qui le considère comme son film le plus personnel depuis ***À tout prendre***.[4]

Il s'agit certainement du long métrage le plus ouvertement drôle de Claude Jutra, bien que la plupart de ses autres œuvres recèlent quelques touches humoristiques. Mais, dans ce film comme dans sa vie professionnelle et personnelle, le rire se coince.

*En terminant, saluons le travail remarquable des artisans d'Éléphant (du groupe Québecor) qui ont restauré et numérisé ce film de façon consciencieuse, notamment en en restituant les couleurs d'origine. Signalons également la position courageuse du groupe Vidéotron et de sa plateforme Illico d'avoir conservé dans son catalogue et de continuer d'offrir au public tous les longs métrages francophones de Claude Jutra, refusant par ce geste de céder au mouvement de lynchage social qui a frappé le défunt cinéaste.

[1] À cet égard, dans la revue *Cinéma Québec* (1975, vol. 4, nº 8), il y avait confrontation entre deux critiques, Richard Gay (le contre) et Francine Laurendeau (le pour). Tandis que dans la plupart des quotidiens montréalais, les critiques se sont révélées défavorables, ou au mieux tièdes, allant de « l'ennui au compte-goutte » (André Leroux, *Le Devoir*, 11 oct. 1975) à « Ne pensez pas à Bergman, regardez plutôt du côté du théâtre Alcan » (Serge Dussault, *La Presse*, 18 oct. 1975). Toutefois, celles et ceux qui ont défendu le film, l'ont fait avec une grande passion, tels Claude Daigneault (« Le retour du meilleur Jutra », *Le Soleil*, 18 oct. 1975) et Francine Laurendeau (« Une réussite. L'œuvre de la maturité : rigoureusement construite, savamment dosée, magistralement enlevée (…) l'œuvre la plus aboutie, la plus achevée de Claude Jutra. » (*op. cit.*, pp. 12-14)

[2] Dans un article de *La Presse* du 4 octobre 1975, Jutra déclarait ceci : « Après novembre, je n'ai aucune idée de ce que j'ai devant moi. L'avenir est bouché. Je n'ai aucun projet, c'est le noir total. Il faudra probablement que je fasse des "jobs" alimentaires. (…) tu repars [toujours] à zéro. Il m'a fallu cinq ans de silence pour payer "À tout prendre". »

[3] Dans le même article, Jutra indique : « C'est le bout le plus sérieux du film (…). Je l'ai fait en comédie musicale non pas pour neutraliser la violence de cette scène mais pour la distancier encore plus pour sortir du pattern de la chicane de ménage. »

[4] Toujours dans cet article, Jutra confie : « C'est le premier film que je fais un peu avec véhémence comme dans le temps d'"À tout prendre", véhémence dans le sens d'une espèce de volonté de me soustraire à toutes les influences extérieures. »